

Europe... les Revues 1929

141

A propos de M. André Gide

Cette sincérité, disons même cet héroïsme, est assez rare aujourd'hui pour qu'on le signale et qu'on l'applaudisse. Elle n'est pas en tout cas la qualité dominante de M. André Gide dont on sait l'influence prépondérante, et tout au moins regrettable, sur nos jeunes écrivains. Regrettable, au point de vue moral, cela ne fait pas de doute ; mais aussi regrettable au point de vue artistique, comme le montre lumineusement, dans *La Revue Universelle*, M. Henri Massis, d'après le dialogue de M. Charles du Bos.

Dans toute la première partie de son livre, M. du Bos montre un trop pénétrant souci de ce que M. Gide a l'intention de faire et de ce qu'il croit avoir fait, pour qu'on l'accuse d'incompréhension ou de partialité quand il se décide à le juger sur les résultats et sur la pratique. Nul ne lui reprochera de n'avoir pas senti son auteur, faute de l'avoir aimé. Ce n'est donc pas à la légère qu'il remarque « combien Gide tend à s'évader de son propre sujet et à quel point lui fait souvent défaut cette patience qui seule permet de conduire son œuvre tout à fait à terme ». L'examen des meilleurs écrits d'André Gide confirmerait la pertinence de cette remarque.

Mais s'il s'en évade, dirai-je, c'est qu'il y rentre ; et non pas en tant que créateur, soumis à son sujet, mené, confisqué par lui, mais en tant que critique gidien. L'esprit pervers qui l'habite se découvre soudain, surgit à l'improviste, impatient de faire son intervention et d'interrompre la partie, avant qu'elle ne touche à son terme. C'est qu'à la vérité, André Gide n'est pas un créateur ; essentiellement, il est un critique. Il ne s'efforce à l'œuvre d'art que pour s'y dissimuler, car elle contraint à la ruse. Mais un temps vient où sa nature l'emporte, où son attention se détourne, se désaffectionne de ses créatures, où il ne consent pas à faire plus longtemps leur jeu, comme s'il craignait qu'elles l'entraînaient plus loin qu'il n'a délibéré d'aller ; si elles servent, en effet, à ses desseins, lui se refuse à les servir. Il y faudrait un amour de ses personnages, de « tout son monde », comme dit Stendhal, qui lui reste manifestement étranger.

Nul n'est moins oublieux que M. Gide de sa « destination » ; jamais, au cours de la route où il engage son récit, il ne court le risque de se perdre ; et cette destination débouche toujours sur lui-même ; il n'aboutit qu'à ses propres « données ». Or ce sont données de critique, d'ironie ou de « perversité », qui ne se combinent pas, qui ne peuvent se mélanger, parce qu'hétérogènes, aux données vivantes des êtres que le créateur a charge de manifester. A la vérité, l'on pourrait dire que ses personnages intéressent trop M. Gide pour qu'il s'intéresse à eux. Aussi, lorsqu'il les a conduits à ce point, à ce « tournant critique », où rien ne saurait plus le retenir de les interroger, de leur poser des questions, ses questions, il éprouve une sorte de gêne, et préfère « se couvrir », puis « quitter la séance ». C'est alors qu'il s'évade, comme le remarque M. du Bos ; disons plutôt qu'il s'esquive, et s'il abandonne ses héros au trouble que sa fuite leur cause, s'il feint même de leur « laisser le dernier mot », ce n'est pas avant d'avoir délivré le sien, car il escompte l'effet que produira ce malicieux : « Je me retire ». En s'engageant pour ses créatures, ne craindrait-il pas de ne plus demeurer « disponible » ?

On ne saurait mieux dire. Et si M. André Gide, qui s'est si souvent proclamé « un pur artiste », doit être surtout jugé comme un artiste, n'oublions pas que l'œuvre d'art ne vaut pas seulement par la forme, mais surtout par le fond. On dédaigne aujourd'hui, pour apprécier un livre, de prendre garde à son contenu moral, qui fait toute la qualité de son inspiration. Et c'est pourquoi la critique moderne ne va jamais bien loin.

Réagissons contre cette mutilation qu'on prétend lui imposer. Et, au surplus, quand il s'agit de M. André Gide, peut-on oublier qu'il a écrit *Corydon*, et que dans cet ouvrage, comme dans beaucoup d'autres de ses pages, il a fait une ardente apologie de cet amour, qui, d'après M. François Porché, « n'ose pas dire son nom » ?

Cela fait l'objet du savant et courageux article que M. le docteur Pierre Mauriac, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, publie sur *Les ténèbres de la sexualité et André Gide*, dans la *Gazette médicale de France*. L'auteur distingue les vrais invertis, ceux qui sont vraiment des malades et qu'il faut plaindre et soigner, des faux invertis qui pratiquent ce vice par snobisme, et il conclut ainsi :

Corydon a trop de talent, et il s'est fait entendre, hélas ! Apôtre d'une religion éteinte, il ne veut pas voir avec M. Proust « que depuis dix-neuf cents toute l'homosexualité de coutume, celle des jeunes gens de Platon comme des bergers de Virgile, a disparu ; que, seule, surnage et se multiplie l'involontaire, la nerveuse, celle qu'on cache aux autres et qu'on travestit à soi-même ».

C'est le masque gidien plaqué sur l'homosexualité qu'il faut arracher. C'est à cette coutume contagieuse et à ceux qui l'essaient, comme ils feraient d'un microbe, que doivent aller les mots durs, et non aux vrais invertis qui n'ont d'autres refuges dans notre société que l'ombre et l'immolation.

Quand on lit des lignes pareilles, on constate avec joie que la France est restée le pays du courage, de la santé et du bon sens.

Stendhal sur l'Adriatique

"L'Européen"
16 oct. 1929